

versants

REVUE SUISSE DES LITTÉRATURES ROMANES

Revue publiée sous les auspices du Collegium Romanicum
(Association des romanistes suisses)
avec le concours de l'Académie suisse
des sciences humaines et sociales

NUMÉRO 63:1 (FASCICULE FRANÇAIS)
2016

À QUOI BON L'ENSEIGNEMENT DE LA LITTÉRATURE ?

Sous la direction d'Ursula Bähler et de Thomas Klinkert

SLATKINE
GENÈVE

Diffusion en France :
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR,
Paris

DOI 10.22015/V.RSLR/63.1.12



Soutenu par l'Académie suisse
des sciences humaines et sociales
www.assh.ch

© 2016. Éditions Slatkine, Genève.

www.slatkine.com

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous les pays.

ISBN 978-2-05-102789-2 ISBN 978-2-05-102792-2

ISSN 0256-9645

À quoi bon l'enseignement de la littérature ?

Pour avoir enseigné longtemps (seize ans) dans le secondaire avant d'entrer à l'université, à tous les niveaux, de la 6^e à la Terminale et devant des classes issues de milieux très variés, où assurer des cours de littérature n'allait pas de soi, je me suis plus souvent posé la question alors qu'aujourd'hui où je suis (grâce aux amitiés plus qu'à mes mérites) un enseignant privilégié dans une université privilégiée qui sera sans doute la dernière, en cas d'effondrement des études littéraires, à mettre la clef sous la porte. Parce que je n'ai pas eu le sentiment de changer de métier en passant du secondaire au supérieur, mais plutôt d'illustrer le principe de Peter, ma réponse serait la même : c'est toujours l'apprentissage de la lecture, qui ne s'arrête pas à la fin de l'école primaire, mais nous confronte à ce que Mallarmé appelle « le mystère dans les lettres », c'est-à-dire cette capacité qu'a le génie humain de fabriquer, à partir de quelques signes primordiaux (les lettres de l'alphabet), l'infinité des langues et des représentations qui ont fait notre histoire et construit notre monde, et la littérature au sens propre du terme n'est rien d'autre que cette productivité infinie des lettres ou, comme on disait au XIX^e siècle, ces annales de l'esprit humain. L'enseignement de la littérature, en tant que couronnement de l'apprentissage de la lecture, c'est ce qui nous donne accès à ces grandes constructions à partir des lettres, ces grandes fictions, et qui nous donne en même temps le principe de leur construction, c'est-à-dire la possibilité de les déconstruire, bref, d'accéder à une lecture réflexive, et critique, qui vaudra aussi bien pour les textes publicitaires que pour les discours politiques. La littérature nous confronte en effet aux énoncés les plus complexes, parce qu'ils ne sont pas réductibles à un message simple, tant sur le monde extérieur que sur notre intériorité. Il y a plus à apprendre, comme on sait, chez Balzac sur la société de son temps que chez les sociologues contemporains, plus à apprendre aussi des profondeurs de la psyché humaine, à mon sens, chez Dostoïevski, Baudelaire ou Proust que dans tout le positivisme psychologico-psychanalytique freudien et post-freudien. De ce point de vue, le XIX^e siècle, auquel je suis rattaché dans le découpage séculaire des études littéraires en France, est un siècle privilégié pour l'observation puisqu'il est celui des révolutions non seulement politiques mais littéraires. C'est la raison pour laquelle mes

séminaires sur l'histoire de la poésie au XIX^e siècle ne portent pas tant sur des questions de versification que sur de grandes questions comme « Poésie et mythologie », « Poésie et religion », « Poésie et peinture », « Poésie entre esthétique et économie politique », « Poésie et philosophie », « À quoi pense la poésie ? », « Poésie entre folie et conscience de l'histoire », « Folie poétique et poétique de la folie », « Poésie et inconscient »... Même si on fait la part de l'affichage publicitaire dans de tels sujets, ils ont pour but de rappeler que même au XIX^e siècle, qui est celui de l'autonomisation de la littérature et de la poésie, celles-ci n'en gardent pas moins quelque chose de leur vocation encyclopédique originelle, qui fait que, pour paraphraser Térencia, rien de ce qui est humain ne leur est étranger. C'est dire en somme que littérature et poésie, même aspirant à l'autonomie, sont par nature à la fois un objet disciplinaire et un objet transdisciplinaire, ce qui permet à ceux qui tiennent ensemble ces deux dimensions de résister à la concurrence des *cultural studies* (études post-coloniales, études de genre) dont l'institutionnalisation actuelle produit une nouvelle vulgate, laquelle tend à noyer le poisson littéraire dans une espèce de *globish* psycho-sociologique. Bien entendu, il ne s'agit pas non plus de sacraliser la poésie (dont je n'ai nullement le culte) comme ce qui pourrait tenir lieu de tout, mais de montrer comment, à partir du moment où elle cesse d'être le nom de la littérature tout entière pour devenir un genre parmi d'autres et ne se confond plus avec le vers, ce « langage des dieux », elle ne cesse de se penser et de se redéfinir, et constitue par là même un bon témoin des mutations culturelles. Dans ces réflexions, pas de prothèses théoriques préconçues, mais le souci philologique et historique d'être avant tout attentif aux textes et à leurs enjeux pour arriver éventuellement à construire des perspectives historico-théoriques, mais sans domicile fixe : il faut dire que bien que j'aie fait mes études à une époque ultra dogmatique où triomphaient toutes les théories, littéraires ou autres, saturées d'idéologie, je suis passé au travers, par une conjonction rare d'inappétence et d'incompétence, et surtout parce que ces études littéraires n'étaient au départ qu'une solution provisoire pour arriver au journalisme sportif, au nom de quoi je me dispensais de presque toute autre lecture que celle des journaux. Et quand cette prime vocation s'est dégonflée, et que je suis devenu enseignant, cette indigence théorique ne m'a pas paru, surtout quand j'entends ou lis certains discours, un malheur insupportable. Il en résulte que les étudiants

sont très souvent, en master, pour ne pas parler des doctorants, plus férus que moi en matière de théorie, mais au moins sans le dogmatisme idéologique d'antan. Ces étudiants ont certes bien changé depuis la fin du siècle dernier, surtout dans le rapport, plus consumériste, aux études, sans parler du rapport à la politique, mais ce que j'ai constaté, aussi bien dans l'université de province où j'ai commencé qu'à la Sorbonne, c'est que beaucoup de ces étudiants sont, par rapport à l'étudiant que j'étais, et même au professeur que je suis, bien plus savants et plus intelligents. Il y a sans doute des raisons objectives qui inclinent au pessimisme (pénurie de postes d'enseignants-chercheurs, disparition programmée des lettres classiques, désaffection des époques anciennes (moyen-âge et Renaissance) et report massif sur les siècles modernes, voire sur l'ultra-contemporain) ; mais quand je vois le nombre d'excellents étudiants à tous niveaux ; quand je vois aussi, comme directeur de thèses et plus généralement comme directeur de l'École doctorale de littérature française et comparée (puisqu'il faut bien assumer des charges administratives utiles pour compenser l'insuffisance intellectuelle), le nombre et la qualité des doctorants – même si, bien entendu, la réalité des études françaises est un peu moins reluisante en province qu'à Paris et à l'étranger qu'en France –, il est possible de n'être pas tout à fait pessimiste sur l'avenir des études littéraires, d'autant que si l'université offre trop peu de débouchés à ces brillants docteurs, le monde économique a commencé depuis quelques années à s'intéresser aux littéraires, parce qu'ils maîtrisent l'expression tant orale qu'écrite, ont une capacité d'analyse et de synthèse d'énoncés complexes, et peuvent offrir aux entreprises une forme d'intelligence complémentaire de celle que fabriquent les écoles d'ingénieurs ou les écoles de commerce.

Bertrand MARCHAL
Université Paris-Sorbonne